

Essais étrangers

Numéro 34, décembre 1988, janvier–février 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

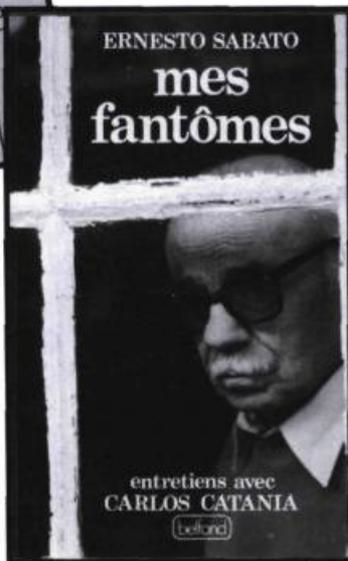
(1988). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (34), 60–71.

HISTOIRE DU VISAGE
Jean-Jacques Courtine
et Claudine Haroche
Rivages, 1988; 29,95 \$

Énoncé incontournable : le visage parle, reflète, exprime. *Histoire du visage* veut montrer les multiples sens de ce « langage » au cours des siècles. « Une histoire du visage, ce sera tout d'abord en effet une histoire de l'émergence de l'expression, de cette sensibilité croissante, de cette attention plus exigeante portée à partir du XVI^e siècle à l'expression du visage comme signe de l'identité individuelle », disent Courtine et Haroche. Nous conviant autant à « une politique du regard » qu'à « la société du masque », les auteurs font la démonstration historique que le visage et son expression ne sont pas innocents, qu'ils se livrent ordonnés selon les différents discours. Ainsi partant d'une époque — le XVI^e siècle — où l'on découvrait le visage comme « miroir de l'âme », le social permettra pendant un temps l'individualisation par l'expression, puis imposera graduellement un visage stéréotypé jusqu'à l'anonymat en vigueur au XIX^e.

On croirait de prime abord que l'expression du visage demeure le dernier lieu irréductible à la catégorisation; que cette expression — cette mimique — fondamentalement involontaire, est l'individualité qui s'affirme et que nul discours et nulle idéologie ne peuvent la figer en commandant une « morale de l'expression » de la même manière que s'établit, depuis longtemps, une morale du corps. Or cet essai nous apprend qu'il n'en est rien.

Mais il ne nous apprend pas grand-chose de plus. *Histoire du visage* a le vilain défaut des monographies : trop de citations, trop de preuves documentaires pour appuyer chaque démonstration et chaque embryon d'hypothèse, et pas assez de véritables idées. Trop d'anatomique, et pas assez d'éthique. On a traqué l'expression et ses mouvements de maxillaires, mais on semble en avoir oublié le sens.



Me voilà donc contrainte à vous renvoyer, pour mon plus grand plaisir d'ailleurs, à *La sagesse de l'amour* (Gallimard, 1984), cet essai remarquable à tous égards d'Alain Finkielkraut qui élabore 198 pages sur le visage en commençant à peu près ainsi : « Il y a toujours eu en l'Autre un surplus ou un écart par rapport à ce que je sais de lui. Cette démesure, cet excès constant de l'être visé sur l'intention qui le vise, a nom visage ». Et ça n'est là qu'un préambule sur ce lieu de la plus grande nudité qu'est le visage.

Francine Bordeleau

MES FANTÔMES
Carlos Catania
Belfond, 1988; 21,95 \$

Un livre d'entretiens avec un romancier, un penseur, un philosophe n'a de sens que s'il nous ouvre à l'œuvre. Si, à la suite de cette lecture, on s'empresse de se procurer l'œuvre, on peut penser que les entretiens n'auront pas été inutiles.

Mes fantômes réalise tout à fait son but. Même si vous ne connaissez pas du tout Sabato, je crois que vous irez vous procurer un ou plusieurs de ses romans. La raison est très simple, cet écrivain c'est de l'intelligence pure. Un homme cultivé qui sait ce qu'il faut dire de la culture, de la lecture, de

l'éducation, de l'art, de la vie, de la politique. Partout on le suit, partout on s'émerveille de tant de justesse dans le propos, de tant de hardiesse dans les conclusions.

« Ce qu'il y a, c'est que notre culture occidentale, depuis Socrate et jusqu'à nos jours, accorde une importance capitale à la raison, en oubliant qu'elle sert tout juste pour la logique et les mathématiques », dit Sabato. N'allez pas croire qu'il soit pour autant contre la raison, son opposition se situe bien au-delà. En fait, il s'agit de la mettre à sa place, de comprendre que l'humain ne vit pas que de logique, et que l'espoir, la haine, l'amour, la mort, les sentiments, les délires et encore davantage les rêves le font.

« Il ne reste plus grand monde pour se préoccuper de l'homme en chair et en os : les artistes, quelques penseurs et bien sûr la police. » C'est justement de cet homme en chair et en os que Sabato veut nous entretenir. C'est sur lui que re-

pose l'avenir de l'humanité, sur lui que repose aussi l'avenir de la planète. Mais l'homme d'aujourd'hui est envahi par la police. Police des mœurs, police politique, police des textes et du savoir. On l'assoit sur une chaise et on lui demande sans cesse de révéler ce qu'il sait, ce qu'il vit, ce qu'il veut. On le tue lentement, on l'aliène, on l'assiège de partout. C'est cet homme-là que Sabato voudrait qu'on défende un peu. Non pas le nier ou en rire. Parler de lui, penser avec lui, le former au lieu de se contenter de l'informer. Ne plus l'écraser sous les faits, mais faire de lui un véritable objet de réflexion.

Un livre à la fois vif, stimulant, joyeux et triste.

Marc Chabot

LE TABOR ET LE SINAI
Michel Tournier
Belfond, 1988; 21,95 \$

Le Tabor et le Sinai est l'un des derniers livres de Michel Tournier. Beaucoup d'entre nous associeront l'une de ces deux montagnes au décalogue; or il se trouve que l'un des commandements est fort peu encourageant pour les arts plastiques. Laissez-moi vous en faire juge : « Tu ne feras point d'images taillées, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. » Voilà, c'est clair, net et sans appel.

L'épisode du mont Tabor est, quant à lui, beaucoup moins célèbre. Il s'agit d'un événement de la vie de Jésus relaté par saint Matthieu de la façon suivante : « Il fut (Jésus) transfiguré devant eux. Son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière ». Non seulement ici l'image n'est pas proscrite comme au Sinai, mais elle est littéralement portée aux nues.

En d'autres termes, ce qui était exclusivement Signe, dans l'Ancien Testament, par opposition à l'image du veau d'or, est rendu au visible.

Voici donc, résumée à grands traits, l'argumentation évoquée par le titre de l'ouvrage. Michel Tournier considère « que la civilisation occidentale trouve sa source dans les Évangiles, lesquels peuvent se définir par opposition à l'Ancien Testament, comme l'acte de réhabilitation de l'image ». Cette réflexion initiale est intéressante en ce

qu'elle tente de situer l'art occidental dans son contexte symbolique et historique.

Toutefois, le sous-titre *Essais sur l'art contemporain* me paraît ambitieux à l'excès, et cela en raison de la méthode utilisée par Michel Tournier lui-même : « Rien de plus charmant, au sens fort du mot, pour un écrivain, que le projet de s'accroupir au fond de l'atelier d'un grand peintre. » La méthode Tournier, dans ces essais, consiste donc, selon moi, en un bavardage érudit et charmant (heureusement, Tournier nous affirme que c'est au sens fort de ce mot !) ponctué de ci de là d'un authentique questionnement (cela est la moindre des choses).

Ces essais sont en outre consacrés à des peintres dont le choix est, pour le moins, éclectique : Chapelain-Midy et Kandinsky. Ce rapprochement est saisissant. Quant à l'artiste qui a les honneurs de la couverture, un certain Enrique Marin, cela est également fort étrange de le voir mis sur un pied d'égalité avec un Magnelli ou un Klein. Et cette couverture est une illustration, alors que, me semble-t-il, l'art dont il devrait être question ici ne relève pas du genre illustratif, qui est le plus souvent un sous-produit de l'activité littéraire.

Avant de conclure, et cela dans un souci d'équité, j'aimerais souligner que certains

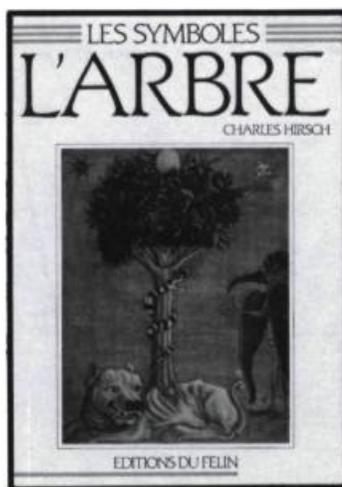
des points évoqués par monsieur Tournier ne sont pas sans intérêt. C'est le cas en particulier dans l'article consacré à Kandinsky; je cite : « Il est temps que la critique littéraire se taise et laisse la place à la critique philosophique (...) il s'agit de décrypter l'univers nouménal dévoilé par l'art abstrait, d'élucider ses relations avec le monde phénoménal et dans le cas des œuvres figuratives d'expliquer comment et pourquoi telle anecdote plutôt que telle autre (...) a recouvert la chose en soi, seul véritable sujet du peintre ». Cela est dit et bien dit... Ah, si seulement ce sous-titre avait été *Promenade dans la peinture*, j'eus été moins sourcilieux.

Malgré mes réserves, *Le Tabor et le Sinaï* me paraît tout de même un livre de bonne compagnie, voire recommandable.

Patrice Rémia

L'ARBRE Charles Hirsch Du Félin, 1988; 17,95 \$

Créé au troisième jour de la Genèse, l'arbre a suscité tant d'intérêt qu'une bibliographie de l'interprétation de son symbolisme occuperait un livre à elle seule. Charles Hirsch s'attaquait donc à un symbole complexe et



pour mieux nous faire pénétrer au cœur de sa richesse, il a signé un livre d'art où les illustrations insufflent au symbole une vie supplémentaire. Se succèdent au fil des pages de multiples arbres de vie, des arbres alchimiques, des reproductions d'antiques gravures, d'huiles et de mosaïques, des photographies d'arbres et même celle d'une feuille qui revêt grâce à l'effet Kirlian l'aspect d'un arbre illuminé, dans toute sa splendeur. La collection « Les Symboles », dans laquelle s'inscrit *L'arbre*, propose également les thèmes du dragon, du lotus et de l'œuf.

L'exploration d'un symbole aussi riche que celui de l'arbre est l'occasion d'un périple à

travers l'espace, le temps et les cultures qui suscite la réflexion. Alors que le *Dictionnaire des symboles* de la collection « Bouquins » de Robert Laffont constitue une initiation au symbole de l'arbre, dont il offre une excellente synthèse, le livre de Charles Hirsch permet, illustrations aidant, de poursuivre cette quête sur un mode plus onirique.

Parce que les liens de l'arbre à l'homme sont multiples peut-être, l'arbre s'est aussi retrouvé associé à d'autres symboles; celui de la croix et du caducée en sont des exemples. Le culte de l'Arbre-ancêtre a donné naissance à notre arbre généalogique. L'arbre est aussi « le seul vis-à-vis vertical de cet animal vertical qu'est l'homme » et, part sublime de son destin, « le bois ou l'arbre participe à la science. » Car au-delà de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, la diffusion de la connaissance par l'imprimé se fait grâce au papier. Mais nous lui devons plus : ce qui est fascinant dans le symbolisme qu'il déploie, c'est qu'en apprivoisant le sens, nous en tirons une connaissance approfondie de l'homme et de sa relation au vivant. Ce à quoi nous invite le livre de Hirsch est ce double voyage : au cœur de l'arbre et en nous.

Colette Tremblay

COLLECTION



APPROCHES



RIOPELLE GRANDEUR NATURE

COLLECTION APPROCHES
Mides

Voici deux hommes : un peintre et un écrivain. Ils ont tous deux soulevé, ici, beaucoup de passion. Ils ont dérangé par leur originalité, leur liberté et surtout par leur succès.

Voici deux livres : vibrants, fascinants et sérieusement documentés.

À vous de les découvrir !



L'ŒUVRE ROMANESQUE DE RÉJEAN DUCHARME

COLLECTION APPROCHES
Mides

editions
afides

Riopelle
grandeur nature
Daniel Gagnon

280 pages

19,95 \$

En rappel :
L'œuvre romanesque de
Marie-Claire Blais

248 pages

16,95 \$

L'œuvre romanesque
de Réjean Ducharme
Françoise Laurent

180 pages

16,95 \$

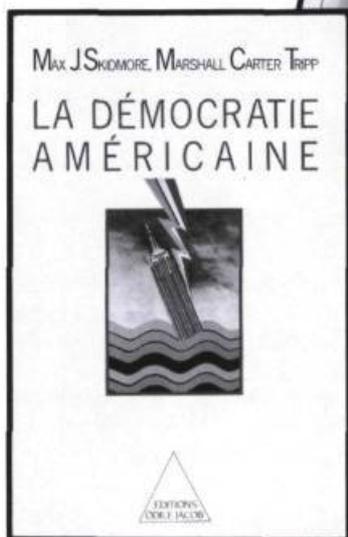
LA DÉMOCRATIE AMÉRICAINE

Max J. Skidmore, Marshall Carter Tripp
Odile Jacob, 1988; 39,95 \$

Que les éditions Odile Jacob aient traduit ce livre pour les présidentielles américaines ne fait aucun doute. L'essai n'a pourtant pas été écrit exprès pour l'événement : il s'agit de la mise à jour — la quatrième plus exactement — effectuée en 1985 d'un ouvrage paru pour la première fois en 1974.

Cela dit, *La démocratie américaine*, en bon outil de référence, demeure actuel. Destiné aux étudiants de sciences politiques mais offrant un indéniable intérêt pour quiconque veut comprendre le système politique américain, l'essai propose une description et une analyse de ce système. *Description* : les principes et les composantes de ce que nous appelons démocratie sont ici expliqués et définis. *Analyse* : l'ouvrage déborde sur les limites et les faiblesses du système.

Une bonne partie de cet ouvrage est didactique : tout ce qui concerne la Constitution, le processus législatif, le processus judiciaire par exemple. Mais ces grands thèmes suscitent aussi leurs questions fondamentales : le peuple peut-il gouverner ? la justice est-elle égale pour tous ? la puissance croissante de l'administration constitue-t-elle un obstacle à la démocratie ? Un bon point pour Skidmore (doyen de l'Université du Missouri) et Tripp (diplomate américain) : s'ils ne disent pas carrément que tout est pourri au royaume de la démocratie, ils identifient au moins des lacunes et ne jouent pas à l'autruche. Le lecteur a en outre le loisir de lire entre les lignes et de tirer ses propres conclusions (le chapitre sur les partis politiques aux USA en offre un exemple éclairant : on se demandera à juste titre comment le système bipartite, explicitement instauré par la Constitution, garantit l'exercice de la démocratie; le lecteur québécois peut appliquer ces réflexions au Québec et au Canada, n'est-ce pas ?).



Malgré ses 364 pages, l'essai ne demeure cependant qu'une introduction et son titre original — *American Government. A Brief Introduction* — exprime mieux ce parti-pris des auteurs. Il reste toutefois ouvert et c'est là, sans nul doute, la vertu principale de cet ouvrage : en donnant les informations théoriques de base, en posant les jalons d'une certaine critique du système, *La démocratie américaine* nous permet de comprendre mieux la complexité de la chose politique et son rôle dans nos vies. Voilà qui n'est quand même pas si mal.

Francine Bordeleau

PANORAMA DU FILM NOIR AMÉRICAIN
Raymond Borde et Étienne Chaumeton
Flammarion, 1988; 13,95 \$

LE CINÉMA RÉVÉLÉ
Roberto Rossellini
 (textes réunis et préfacés par Alain Bergala)
Flammarion, 1988; 13,95 \$

Dédiée au cinéma, et surtout aux cinéastes, la collection « Champs Contre-Champs » nous donne, avec l'ouvrage de Raymond Borde et Étienne Chaumeton ainsi qu'avec celui d'Alain Bergala, deux références indispensables à une connais-



sance approfondie du cinéma moderne.

Panorama du film noir américain (1941-1953), dont la première édition remonte à 1955, fait en quelque sorte une consciencieuse autopsie de cette période d'après-guerre où le crime sous toutes ses formes s'est mis à être payant pour les producteurs américains.

Héros de bas-fonds tirés de romans de Hammet, Cain, Chandler, Latimer et de plu-

sieurs autres, les personnages mythiques du film noir nous ont poursuivis jusqu'à aujourd'hui. Bogart et Bacall en tête, leurs visages hantent encore notre publicité et leur descendance continue ses trafics louches dans les nouveaux polars.

Héritage d'une société où la violence s'étalait au grand jour comme jamais cela ne s'était vu auparavant, influencé par la popularisation d'une certaine psychanalyse, le film noir de la fin des années 40 ne nous apparaît pas aujourd'hui aussi sombre qu'à ses contemporains. Au contraire, sachant l'évolution de la violence (et de l'érotisation de cette violence) au cinéma ces trente dernières années, le film noir fait aujourd'hui figure de grand romantique.

Les documents regroupés par Alain Bergala dans *Rossellini-Le cinéma révélé* — en particulier son éclairante préface — constituent une appréciable contribution à la compréhension du cinéma moderne dans ce qu'il comporte de plus novateur.

Réunissant des entretiens de Roberto Rossellini avec des critiques des cahiers du cinéma, un scénario inédit et une filmographie définitive, ce livre que

LES ÉDITIONS MPTON

LES MONTGOLFIÈRES

Réflexions, contes, prose poétique, l'ouvrage joue sur plusieurs tableaux, souvent avec une bonne dose d'humour. Les montgolfières sont présentes dans le livre par l'esprit dans le rythme, la façon de vivre et d'écrire. Comme ces appareils, les auteures sont influencées par la pression, elles sont brassées d'un bord et de l'autre par les courants d'air et elles ont besoin de chaleur pour s'élever. Chaque texte est magnifiquement illustré par une reproduction d'une lithographie ou par un dessin. 15,95\$



L'AGENDA DU LOISIR SCIENTIFIQUE 1989

En plus de la vocation habituelle de ce genre d'outil, nous rappelant chaque jour rendez-vous et choses à faire, les dates importantes relatives aux loisirs scientifiques y sont répertoriées. Plus qu'un simple agenda, c'est un laissez-passer vers le loisir scientifique, un recueil précieux d'informations de toute sorte, un aide-mémoire indispensable pour ne rien manquer de ce monde bouillonnant d'activités. 12,95\$



COMMUNIMAGE

Voici un cadeau idéal et original. Un carnet téléphonique où vous pouvez inscrire nom, adresse, numéro de téléphone et date d'anniversaire. Les pages sont agrémentées de trente-deux photographies de quatre photographes sherbrookoises. 9,95\$



j'oserais qualifier d'essentiel fut publié pour la première fois en 1984 aux éditions de l'Étoile.

Dans sa préface, que l'on doit considérer comme la pièce maîtresse de l'ouvrage, Alain Bergala dépoussière généreusement celui qu'on avait appelé le « père du néo-réalisme italien » pour le sortir de son musée et en faire rien de moins que l'inventeur du cinéma moderne. Arguments simples et efficaces en mains, Bergala montre comment de la Nouvelle Vague au Nouveau Cinéma allemand, les Rohmer, Rivette, Truffaut, Moullet, Pialat, Godard, Garrel, Bresson, Straub, Wenders, et même Ingmar Bergman, ont été inspirés par Rossellini.

Notamment, Bergala développe la notion d'hétérogénéité, la présentant comme l'angle d'abordage du réel qui aurait permis à Rossellini d'atteindre une qualité de « vérité » propre à renouveler le cinéma de son époque. Une pareille approche est plus que séduisante. Ainsi, l'histoire du couple Roberto Rossellini-Ingrid Bergman, dont le caractère hétérogène allait se répercuter dans des films reçus froidement à l'époque, pourrait être perçue comme le point culminant de cet acharnement dans les mariages impossibles qui marquèrent la carrière du cinéaste.

Rapprochant entre autres les projets cinématographiques de Rossellini et de Godard, Bergala contribue à démystifier les démarches avant-gardistes et, surtout, à montrer leur attachement à « révéler » la vérité. Souvent désemparés devant des œuvres nouvelles auxquelles les chroniqueurs, la plupart du temps, n'ont pas su les préparer, les spectateurs devraient au moins se répéter cette remarque de Rossellini : « Le public est tellement peu respecté que lorsqu'il se voit respecté profondément, il se sent perdu. »

Gérard Baril

UNE VIE À SOI Marion Milner Gallimard, 1988; 39,50 \$

Bien qu'il rende compte de préoccupations étrangement actuelles, *Une vie à soi* a été publié pour la première fois à Londres en 1934. Perdue entre ce qu'elle désire et ce qu'on attend d'elle, Marion Milner consigne dans son journal ses moments de bonheur afin de comprendre ce qui la rendrait heureuse. Ce n'est que plus tard qu'elle envisage la



publication de cette *confession* qui prend de plus en plus les allures d'un essai, car l'observation qui en était la base s'est insensiblement transformée en analyse et en réflexion qui ont mené à l'élaboration d'une méthode. « La nécessité d'une telle méthode est aujourd'hui évidente, méthode pour découvrir ce que l'on aime vraiment et ce que l'on n'aime pas, pour trouver et élaborer une échelle de valeurs qui nous appartienne vraiment en propre et non pas un idéal de seconde main, un produit de masse (p. 10). » Un travail d'observation attentive lui permet de mettre au jour le mécanisme de ce qu'elle appelle *la pensée aveugle*; concept qui n'est pas sans parenté avec l'inconscient de Freud, ce que Marion Milner constate en se refusant toutefois à utiliser le vocabulaire consacré qu'elle trouve hermétique. Point de concept d'Oedipe et de stades sadiques donc, ce qui rendra la lecture moins rébarbative à certains et ne diminuera pas l'intérêt du contenu pour les autres.

Un livre dont les premières pages suscitent un enthousiasme qui s'essouffle un peu avant la fin, d'autant plus que quelques erreurs grammaticales, étonnantes dans une si prestigieuse collection, viennent parfois contrarier le plaisir de la lecture.

Hélène Gaudreau

LES VIKINGS Pierre Barthélémy Albin Michel, 1988; 34,90 \$

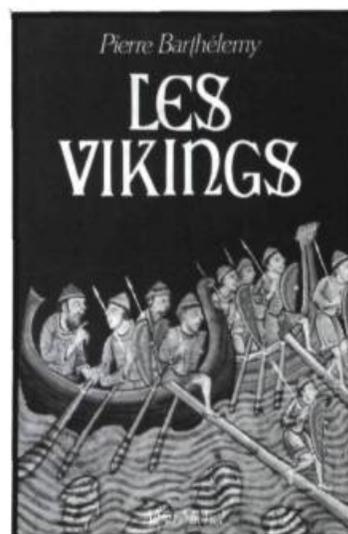
On les voit avec un casque orné de cornes, les Vikings. Mais leurs casques n'avaient pas de cornes et jamais leurs contemporains ne les appelèrent Vikings. Ce ne sont là que quelques-unes des choses qu'on apprend en lisant le livre pas-

sionnant de Pierre Barthélémy.

L'ouvrage est organisé suivant une métaphore cinématographique. On lit le livre comme si on assistait à la projection de trois films : film de l'aube, film du zénith, film du crépuscule. Tout au long de ces trois films, on va de découvertes en découvertes et de découvertes en surprises.

Si on sait assez généralement que les Vikings sont venus à Terre-Neuve quand le grand-père de Jacques Cartier n'était même pas encore né (vers l'an 1000), on sait moins qu'ils sont allés aussi à Byzance. Si on sait qu'ils étaient de grands pillards, on sait moins qu'ils furent aussi de grands commerçants. Et on sera peut-être étonné d'apprendre qu'un peu de sang de viking coule dans les veines des Québécois... En effet, un certain nombre de Vikings se fixèrent dans le nord-ouest de la France, dans ce qui devint la Normandie. Or, combien de Québécois ont un ancêtre normand !

À la fin de son livre, Barthélémy est amené à instruire le dossier des Vikings qui est lourd, très lourd. Ils sont passés à l'histoire comme des brutes



sanguinaires qui ont pillé et dévasté des régions entières. Les faits sur lesquels est fondée cette image sont malheureusement incontournable. Mais l'auteur fait observer très justement que les Vikings sont loin de constituer une exception. Charlemagne, en se déchaînant contre les Saxons, n'est pas moins cruel; quant au pillage, il était monnaie courante à l'époque. L'historien tente de rendre aux Vikings ce qui leur est dû et en équilibrant, jusqu'à un certain point, 250 ans de

**Les
Nouvelles Éditions de l'Arc
présentent**

DERNIER CALEPIN
Recueil de textes inédits de Félix Leclerc
Disponible très bientôt.

14,95\$

LE TEMPS DE LIRE des contes, des poèmes et les placotages que Paulu et Ti-Noir n'auront pas eu le temps de faire sur scène.
Disponible dans toutes les librairies

7,95\$

CHANSONS, CONTES ET COMPTINES
Textes et musiques, réunis dans un cahier d'activités illustré de 50 dessins d'enfants provenant des écoles des quatre coins du Québec.
Disponible dans toutes les librairies. (cassette et disque aussi disponible).

14,95\$

Nouvelles Éditions de l'Arc
839 rue Sherbrooke est,
Montréal, H2L 1K6
522-1716

Diffusion Prologue
2975 rue Sartelon,
Ville St-Laurent,
H4R 1E6

tueries et de déprédations. Il nous présente aussi les pionniers de la démocratie parlementaire, les marins insurpassables, et les découvreurs, génies de la construction navale. Sans compter que les Vikings qui avaient l'étoffe pour devenir de grands conquérants n'ont jamais vraiment cherché à se tailler un empire et à imposer aux autres leurs valeurs et leurs façons de vivre.

En 400 pages, c'est une somme sur le peuple viking que nous présente Barthélémy. Le texte est enrichi, comme il se doit dans ce genre d'ouvrage, de tableaux synoptiques, d'annexes, de cartes, d'index, de photos et de dessins. Un ouvrage à ranger sans hésitation sur le rayon *histoire* de sa bibliothèque.

Jacques Martineau

LE PLI
Gilles Deleuze
Minuit, 1988; 24,95 \$
PÉRICLÈS ET VERDI
Gilles Deleuze
Minuit, 1988; 5,95 \$

Il en est de Gilles Deleuze comme de Foucault, Barthes, Serres et Derrida : on peut trouver leur pensée fulgurante et d'une importance capitale pour le XX^e siècle, ou les traiter d'incompréhensibles fumistes et n'en plus parler. Pas de moyen terme pour ces monstres de la philosophie contemporaine dont les errements sont aussi énormes que les découvertes conceptuelles. Parlant dans ces pages des deux derniers ouvrages de Deleuze, je m'adresse aux convertis, puisqu'on ne pourra jamais convaincre les autres.

Qu'est-ce que cette notion de *pli* ? Première piste : la pensée *nomade* qui sous-entend immédiatement le mouvement : celui des rapports de l'âme et du corps, celui du dedans et du dehors de même que les *modalités de passage* s'établissant entre ces deux registres distincts. Et selon Deleuze, c'est à *Leibniz* que l'on doit le surgissement du



concept de pli sur la scène philosophique, celui-ci concevant le monde en deux étages : le pli de l'âme et du corps. Mais prolongeant l'appréhension du concept par Leibniz, Deleuze met le philosophe en rapport avec le baroque définissant le baroque comme étant « le pli qui va à l'infini ».

Voilà qui reste obscur, j'en conviens. Alors laissons parler Deleuze. « Si la philosophie de Leibniz est baroque par excellence, c'est parce que tout se plie, se déplie, se replie. Sa thèse la plus célèbre est celle de l'âme comme *monade* sans porte ni fenêtre, qui tire d'un sombre fond toutes ses perceptions claires : elle ne peut se comprendre que par analogie avec l'intérieur d'une chapelle baroque, de marbre noir, où la lumière n'arrive que par des ouvertures imperceptibles à l'observateur du dedans; aussi l'âme est-elle pleine de plis obscurs », dit-il. Et pour découvrir un néo-baroque moderne, soutient-il encore, il suffit de suivre l'histoire du pli infini dans tous les arts : nous faisons donc halte, avec Deleuze, dans la poésie de Mallarmé et le roman de Proust, dans la musique de Boulez et la peinture de Hantaï.

Le pli est peut-être un livre *sur*, mais d'abord un livre *de*. Cet essai de Deleuze, philosophe particulier et savant, est impossible à résumer tellement il est dense et complexe, mélangeant — avec cohérence — arts, ma-

thématiques et, évidemment, philosophie. Mais il s'agit de l'un des essais importants de cette année, loin du bruit et de la fureur des sujets à la mode, et trop rares sont les essais qui nous parlent d'âme et de concepts pour que l'on se permette de les ignorer.

Parallèlement à cet ouvrage, les éditions de Minuit publient *Périclès et Verdi*, un très court texte — 28 pages —, mi-hommage mi-analyse, sur la philosophie de François Châtelet (pour le potinage, c'est le mari de Noëlle Châtelet, auteure de *Histoires de bouche*). Et sans doute pour souligner le retour de Deleuze sur la scène intellectuelle, *Le Magazine littéraire* consacrait sa livraison de septembre dernier au philosophe. Pour célébrer ce retour et peut-être histoire de voir, exactement vingt ans après 1968, ce qui reste d'une pensée qui s'est inscrite comme le prolongement de cette année-là (*Logique du sens*,

L'anti-Oedipe, *Mille plateaux*, Minuit). Il reste beaucoup, ne serait-ce que parce que Deleuze élabore un parcours théorique depuis maintenant trente-cinq ans.

Francine Bordeleau

NOUVELLISTES CONTEMPORAINS DE LANGUE FRANÇAISE, TOME 2
René Godenne
Atelier du gué, 1988

Avant qu'on ait commencé à parler systématiquement de *l'essor contemporain de la nouvelle de langue française*, René Godenne avait entrepris l'inventaire et l'histoire du genre (avec *La nouvelle française*, PUF, 1974, notamment). Dans le deuxième tome de *Nouvellistes contemporains de langue française* (le premier avait paru voilà cinq ans), son propos est forcément fragmentaire puisqu'il s'exerce, à l'aide de fiches, sur des œuvres d'origine diverse (Pierre Mertens y côtoie Yves Thériault, Franz Hellens André Pieyre de Mandiargues).

Le mérite de la formule est évident : à qui serait tenté de croire que la nouvelle est tombée de la dernière pluie (et la tentation est grande depuis que les éditeurs consentent enfin au genre), il sera ici fourni les preuves du contraire avec tout ce qu'il faut pour combler les velléités archivistiques des aficionados : bibliographie, répertoires narratif, dramatique et terminologique, notes biographiques et commentaires des auteurs sur le genre et ses possibilités spécifiques, le tout suivi d'un exemple (fort utile dans les cas de Hellens et Jean de La Varende dont les œuvres sont devenues difficiles à trouver).

Parce qu'il ne saurait se contenter de la succession de fiches de lecture, René Godenne décrit la situation actuelle (celle que l'on pouvait tenter de résumer il y a cinq ans) du genre dans les pays francophones, cela avec un point de vue métropolitain qui pourra choquer Africains et Québécois à qui on reproche les faiblesses stylistiques tout en louant leur quête d'authenticité. Il est toujours piquant de se faire rappeler qu'on est l'Iroquois de quelqu'un; il est toutefois utile, sinon impérieux, d'entendre ces jugements qui permettent de mesurer le chemin à parcourir avant que l'autre nous reçoive

cing sur cinq. Le débat esthétique et rhétorique ne peut qu'y gagner.

L'entreprise de René Godenne paraît à l'Atelier du gué, chez qui les amateurs auront reconnu l'éditeur de *Brèves*, la doyenne des revues de nouvelles de langue française.

Gilles Pellerin

LE FESTIN DE LA TERRE

Éric Fottorino

Lieu commun, 1988;
39,50 \$

Avec *Le festin de la Terre*, Éric Fottorino a eu le grand mérite d'explorer le sous-sol de nos transactions économiques, de nos décisions politiques et de nos discours idéologiques. Les matières premières que nous utilisons et consommons sont d'abord celles de notre convoitise. Et pourtant on n'en parle pas, sauf entre spécialistes discrets. Les nations industrialisées du Nord « en consomment plus qu'elles n'en produisent. Le Sud en produit trop, mais il ne sait ou ne peut rien faire d'autre » (p. 10).



Fottorino nous fait quelques révélations, qui valent leur pesant diplomatique. Par exemple, l'URSS et l'Afrique du Sud monopolisent à elles deux 97% des réserves de platine, 93% du vanadium et 76% de l'or disponible; quant au diamant russe, il est commercialisé par les bons soins d'une filiale de la De Beers, compagnie sud-africaine ! D'où la nécessité de ne pas froisser ces deux super-puissances minières, avec les conséquences que l'on sait en tra-

vers de nos solidarités contre l'Apartheid, par exemple. Et bonjour la France et la Belgique, qui perpétuent sous des formes plus subtiles le bon vieux colonialisme d'antan. Le tout dans un climat de discrétion nécessaire, dont tous sont complices, silence feutré qui garantit la réussite commerciale des transactions, et la sécurité des approvisionnements. Silence intéressé des marchands, silence inexcusable des politiciens, silence incompetent des médias : universelle conjuration du non-dit, parce que c'est ennuyeux, que c'est difficile à expliquer, etc.

Le grand courage de Fottorino consiste à nous montrer que les matières premières construisent l'unité tacite d'un monde dominant, le nôtre, pour exploiter l'autre, le tiers. Derrière les palabres boursiers, le mouvement des tarifs et les sommets de Toronto et d'ailleurs, se cache, en coulisse, un système d'économies politiques devenues factices, des drames humains individuels et collectifs. Le cuivre chilien a eu raison d'Allende. Mais, derrière les Pinochet et autres Mobutu, il y a des intérêts qui sont tout crûment les nôtres. Derrière les folies raisonnées de

nos courtiers et diplomates, il y a les revendications raisonnables de tous les autres. Les entendrons-nous ?

Jean Carette

LE RÊVE MEXICAIN

J. M. G. Le Clézio

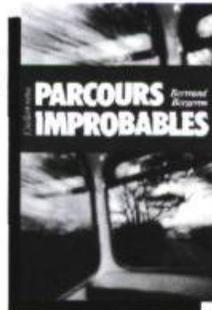
Gallimard, 1988; 22,95 \$

En 1517, les soldats d'Hernán Cortés conquièrent le Mexique. Si l'Espagnol Cortés était convaincu d'apporter la civilisation en pays barbare — c'est la légitimation que se donnent tous les conquérants —, l'enquête historique a depuis lors démontré que le Mexique aztèque avait une culture complexe et que l'Espagne ne lui était pas si supérieure. Le Clézio ne fait pas qu'endosser le rôle — fort louable au demeurant — de justicier rétablissant les faits en dénonçant les ravages de la colonisation; il compose ici, en s'appuyant sur les auteurs et chroniqueurs qui ont relaté la Conquête, un véritable chant d'amour à la mémoire des Aztèques.

« Le rêve mexicain, c'est cette question aussi que notre ►

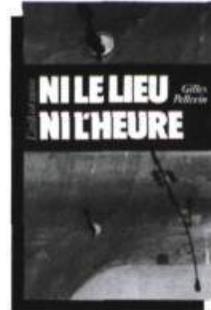
Une maison totalement vouée à la nouvelle

L'instant même



Parcours improbables

de Bertrand Bergeron
1986, 112 pages
9,95\$



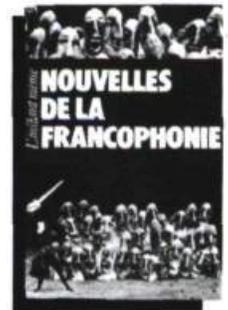
Ni le lieu ni l'heure

de Gilles Pellerin
1987, 172 pages
14,95\$



Mourir comme un chat

de Claude-Emmanuelle Yance
1987, 120 pages
12,95\$



Nouvelles de la francophonie

Collectif
1987, 217 pages
19,95\$



L'araignée du silence

de Louis Jolicoeur
1987, 130 pages
14,95\$



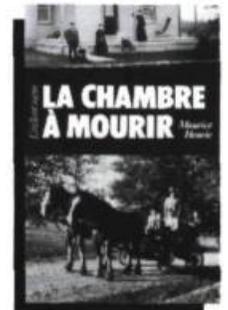
Maisons pour touristes

de Bertrand Bergeron
1988, 135 pages
16,95\$



L'air libre

de Jean-Paul Beaumier
1988, 166 pages
16,95\$



La chambre à mourir

de Maurice Henrie
1988, 196 pages
19,95\$

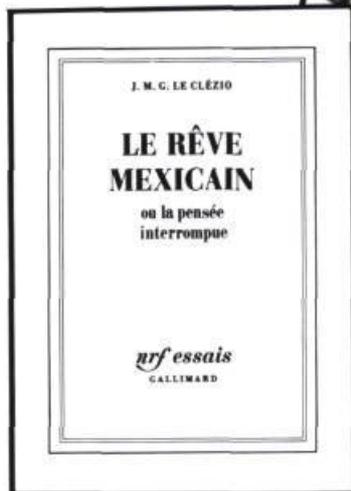
Les éditions L'instant même
C.P. 8
Succursale Haute-Ville
Québec (Québec)
G1R 4M8

Diffusion pour le Québec:
Dimédia

civilisation actuelle rend plus urgente : qu'aurait été notre monde, s'il n'y avait eu cette destruction, ce silence des peuples indiens ? Si la violence du monde moderne n'avait pas aboli cette magie, cette lumière ? » Méditez bien cette petite phrase qui contient l'approche et le regard de Le Clézio sur la Conquête. Il nous montre en effet un Cortés persuadé de devenir, par sa conquête du Mexique, un héros romantique, posant les premières pierres du monde moderne en terre barbare et arriérée. D'autre part Le Clézio nous fait voir, dans l'affrontement entre les soldats de Cortés et les Indiens du roi Moctezuma, plus qu'un combat : c'est le choc mortel de deux civilisations qui atteint ici les hautes sphères de la tragédie. Tragédie, oui, car pour Le Clézio, la conquête du Mexique signifie, pour toujours et toujours, la disparition d'un système mental — celui, rituel, du monde magique —, d'une conception de l'existence et, partant, de l'univers. L'histoire moderne, soutient Le Clézio, commence avec le silence qui succéda à l'anéantissement; le monde magique et cruel des Aztèques fit place à la civilisation. Et c'est alors que, dans ce silence, ce vide à tout jamais laissés tels qu'apportés par Hernán Cortés, survient le rêve.

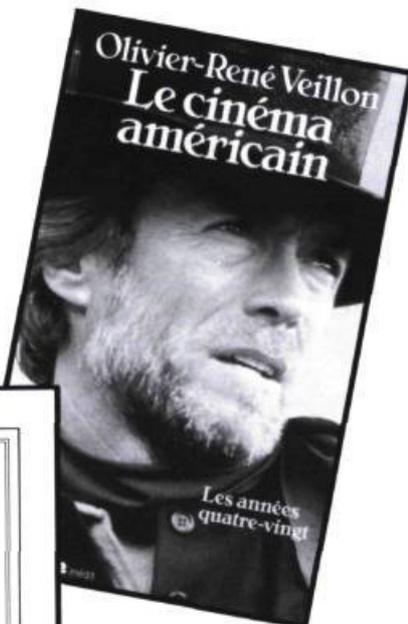
Voilà certes une façon toute particulière, originale et assez fascinante d'aborder ce moment historique. Mais je vous préviens que cet essai est manichéen en diable et que ce manichéisme frôle parfois la naïveté. La chose étant dite (et même si cette naïveté produit un très désagréable effet), il n'empêche que Le Clézio, malgré un autre parti pris d'austérité dans l'écriture, ne fait pas oublier qu'il est aussi écrivain et poète : *Le procès-verbal*, *L'extase matérielle*, *Le chercheur d'or* (Gallimard) et j'en passe. Et ce serait là, me semble-t-il, une raison suffisante pour participer à ce rêve.

Francine Bordeleau



**LE CINÉMA AMÉRICAIN
LES ANNÉES QUATRE-VINGT**
Olivier-René Veillon
Seuil, 1988; 11,95 \$

L'essai *Le cinéma américain. Les années quatre-vingt*, assez fraîchement sorti des presses pour qu'on y parle de *Bird* de Clint Eastwood, couvre en fait la période de 1960 à 1988 et prend le relais des deux autres livres de René-Olivier Veillon sur le cinéma américain des années trente (1929-1945) et des années cinquante (1945-1960), publiés également dans la collection « Point-Virgule » du Seuil. Bien que l'auteur ait la prétention de « faire l'histoire du cinéma américain à travers chacune des œuvres qui en éclairent la constellation », il n'y parvient guère. Son livre, qui offre vingt et un portraits de grands réalisateurs, est bien plus près de la critique — hélas ! sans fil conducteur ni bilan — que de l'histoire. Plus honnêtement, le premier essai de la série était présenté comme un « dictionnaire avec une analyse des œuvres et une filmographie détaillée de trente et un metteurs en scène majeurs de cette époque ». Le dernier-né pourrait donc s'intituler : vingt et un cinéastes américains des années quatre-vingt, Woody Allen, Steven Spielberg, Robert Altman, Martin Scorsese, Francis Ford Coppola, Jerry Lewis, Clint Eastwood, entre autres. Par



ailleurs, plus grave que la fausse enseigne auquel il loge, le livre souffre du style de l'auteur, qui se complait dans une écriture boursoufflée et narcissique, dénuée de toute efficacité

De ce fait, Veillon empêche les lecteurs d'apprécier à sa juste valeur la connaissance quasi encyclopédique qu'il possède du cinéma américain, et risque de décevoir le large auditoire de la collection « Point-Virgule », auditoire que *Cinématographe*, la revue de cinéma très peu connue à laquelle il collabore, ne pourra jamais lui apporter.

Colette Tremblay

HOMO SPORTIVUS
Philippe Simonnot
Gallimard, 1988; 24,95 \$

Les Jeux Olympiques ne sont plus ce qu'ils étaient ? Faites une rétrospective et vous constaterez plutôt, dussiez-vous remonter aux Olympiades grecques, qu'ils n'ont jamais cessé d'être tels qu'ils apparaissent aujourd'hui. Il serait plus juste de dire que l'on a masqué la véritable réalité de l'idéal olympique et peut-être serait-il intéressant de rappeler certaines déclarations du Baron Pierre de Coubertin. Ainsi : « (...) La race supérieure a parfaitement raison de refuser à la race inférieure certains privilèges de la vie civilisée (...) A la race blanche d'essence supérieure, toutes les autres doivent faire allégeance ». Ou encore : « La première caractéristique essentielle de l'olympisme ancien aussi bien que l'olympisme moderne, c'est d'être une religion... L'idée religieuse sportive, la *religio athletae*, a pénétré très lente-

ment l'esprit des concurrents, et beaucoup parmi eux ne la pratiquent que de façon inconsciente. Mais ils s'y rallieront peu à peu ».

Philippe Simonnot veut qu'on se rappelle, donc. Aussi, après une introduction un peu laborieuse (mais brève, heureusement) qui est un véritable traité d'économie politique en accéléré, l'essayiste décortique l'idéal olympique tel qu'il est véhiculé aujourd'hui en puisant à l'origine. Conclusion : il serait naïf de croire, dit en substance Simonnot, que le Baron Coubertin était un ange d'humanisme et que ses principes ont été trahis; l'apparente gratuité du sport olympique qui ne jure que par l'amateurisme et l'égalité des chances pour tous portait, dans son essence même, sa contradiction. Les Olympiques consacrent, depuis toujours, les grands thèmes idéologiques de la Réaction : la religion aveugle, la virilité (mais asexuée, ce qui n'est pas antinomique), la supériorité raciale (qui devient la supériorité des nations riches sur le Tiers-Monde)... Et n'oublions pas l'argent, l'industrie du *sponsoring* impliquant des sommes fabuleuses que personne, par ailleurs, ne songe à critiquer. La critique politique que Simonnot applique aux Jeux Olympiques est donc implacable, parfaitement crédible, documentée et indéniablement démontrée.

Cela n'empêche pas des manques criants dans un ouvrage qui a sans doute été écrit rapidement, histoire de paraître pour les Jeux de Séoul. Pas un mot, par exemple, sur la *psychologie* de l'athlète qui sait très bien, lui, à quoi s'en tenir sur l'idéal

Chantal Saint-Jarre
PSYCHANALYSTE
(514) 487-1644

4210 avenue Girouard
Montréal • H4A 3C9
(Métro Villa-Maria)

HOMO SPORTIVUS

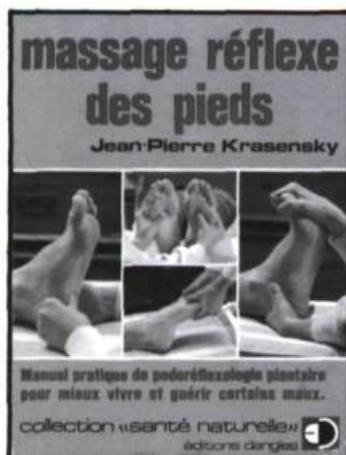
PHILIPPE SIMONNOT



au Vif du sujet GALLIMARD

olympique. Aucune mention, non plus, du *doping* qui n'a pourtant pas été inventé par Ben Johnson et qui est, depuis des lustres, la conséquence inévitable de la mercantilisation du sport et de l'avidité des foules; Simonnot a, par là, raté l'occasion d'une réflexion éclairée sur un phénomène dûment encouragé mais camouflé par un milieu et des États d'une hypocrisie crasse, qui, ainsi camouflé, ne suscite qu'une belle indifférence collective, et qui montre les athlètes comme les victimes ô combien consentantes de la finance.

Francine Bordeleau



MASSAGE RÉFLEXE DES PIEDS

Jean-Pierre Krasensky
Dangles, 1987; 14,50 \$

Voici un autre livre sur la réflexologie, qui porte, celui-ci, sur les traitements des zones réflexes du pied. Car la réflexologie, c'est aussi bien l'auriculothérapie que la sympathicothérapie (pour les zones réflexes des oreilles, du nez). De fait, il existe sur tout le corps des points correspondant aux différents or-

ganes et aux différentes zones d'énergie.

Le traitement d'affections courantes par stimulation des points réflexes des pieds se nomme *podoréflexologie*. Le *Nei Tching Sou Ven*, document attribué au Chinois Houang Ti, traitait déjà de cette pratique 2700 ans avant J.C. Bouddha avait aussi les pieds *réflexes*. La *podoréflexologie* part du principe que se retrouve sur le pied tout le schéma du corps.

Longtemps considéré par la médecine traditionnelle comme des *sornettes* créées par des guérisseurs véreux, le massage réflexe des pieds commence à susciter de l'intérêt. Maintenant, les milieux de la médecine, en autant qu'ils lui reconnaissent des vertus, veulent en faire une science régie par des normes précises.

Loin de s'être marginalisé en s'intéressant à la réflexologie, à la naturopathie, à l'ostéopathie et à la magnétothérapie, Jean-Pierre Krasensky, podologue de son état, s'est taillé une place honorable dans le monde universitaire en Europe. Il a le mérite d'avoir écrit un livre concis et complet où, fait important, les dessins clairs et nombreux nous renvoient avec justesse aux zones réflexes. Un livre de plus sur le sujet, certes, mais un livre fiable et de format pratique.

Françoise Cléro

PASTICHES ET POSTICHES Umberto Eco Messidor, 1988; 29,50 \$

Qui n'a jamais caressé l'envie secrète de se moquer des chefs-d'œuvre littéraires tout autant que des élucubrations savantes de la critique contemporaine? C'est désormais chose faite: le sémiologue Eco parodie en virtuose tous ces discours, éminemment tabous, qui prétendent traquer le monde à notre intention.

Une quinzaine de courts textes, pastiches ou postiches écrits entre 1960 et 1980, renvoient à la pratique littéraire, aux divers discours critiques qui s'y greffent ou aux études des pratiques culturelles. Une lecture rapide pourrait conclure à une version *légère* des *Mythologies* de Barthes. Toutefois, sous son apparente facilité — l'ouvrage se lit dans un incessant éclat de rire — le recueil cache une perversion: il ne s'agit plus de décoder les signes qui mystifient, mais bien les discours qui mettent en garde contre la mystification des signes.

B

Baldaquin



LES ROSES SONT POUR LES RICHES

Jonell Lawson
370 pages — 19.95\$

Forte de son intelligence et de sa beauté Automne McAvan a fondé et dirige un empire commercial dont le succès la classe parmi les premiers au pays. Elle n'est qu'une adolescente lorsqu'elle entreprend sa mission et elle apprend très vite son rôle de femme dominatrice. Une mini-série télévisée a été réalisée.

PARK AVENUE

Lorayne Ashton

370 pages — 19.95\$

Le 777 Park Avenue abrite des noms anciens, des réputations internationales, des fortunes fabuleuses. L'argent ne suffit pas pour ouvrir les portes de l'adresse la plus exclusive de Manhattan.



L'ODYSSÉE SUR TERRE

Carol Boily

283 pages — 18.95\$

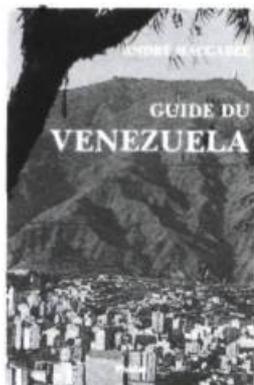
Pour entreprendre un voyage fantastique vers la terre. Ce sera peut-être un voyage sans retour pour les deux émissaires; les difficultés auxquelles ils devront faire face seront nombreuses et imprévisibles...

GUIDE DU VÉNÉZUELA

André Maccabée

147 pages — 14.95\$

Le premier guide du VÉNÉZUELA qui dépeint les aspects les plus variés du VÉNÉZUELA. Il contient tout ce qu'il est indispensable de savoir pour comprendre le pays et les coutumes.



5518 FERRIER, MONT-ROYAL,
QC CANADA H4P 1M2

TÉL.: (514) 738-0202 FAX: (514) 738-5102

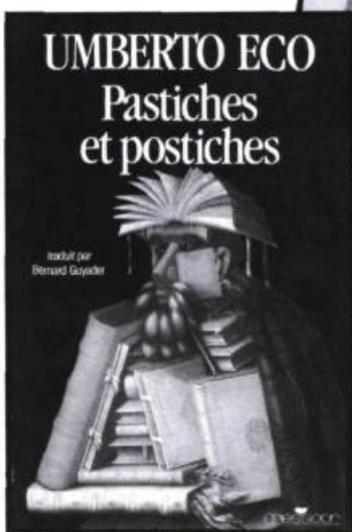
L'univers de références où puise le joyeux iconoclaste est pluriel. Qu'il s'agisse du traité d'un anthropologue mélanésien sur la conception de l'espace de l'indigène milanais, d'une version inversée de la *Lolita* de Nabokov, ou d'une étude d'un sixain de l'Anonyme aux Chouettes qui convoque allègrement toutes les théories du texte, ce qui joue ici c'est la remise en cause de tous les postulats de la culture occidentale. Ce regard acéré ne s'épargne pas : le texte « De l'impossibilité d'établir une carte de l'empire à l'échelle de 1/1 » est un bijou d'autodérision, qui démontre l'impossibilité logique des modèles sémiotiques.

Nul besoin toutefois d'être au fait des dernières avancées théoriques pour identifier l'enjeu : le texte donne à lire ses propres clés, multiplie les calembours, promène un lecteur toujours complice parmi des œuvres célèbres et ce, dans l'intention avouée de lui faire acquérir « une conscience critique à l'égard des fables ». À recommander absolument aux lecteurs en mal d'humour.

Frances Fortier

LES MOMENTS ET LEURS HOMMES
Erving Goffman
Seuil/Minuit, 1988; 38,95 \$

On connaît l'excellent travail de « cartographie du paysage intellectuel » qu'accomplit Yves Winkin depuis quelques années, et qui vise à mettre au jour l'histoire de divers mouvements intellectuels par lui regroupés sous l'appellation de « nouvelle communication ». Winkin est en effet devenu le spécialiste francophone de divers courants de recherche américains en sociologie, en psychiatrie et en anthropologie, courants caractérisés par une commune préoccupation pour les mécanismes de la communication verbale et non-verbale. Il s'est fait le relais européen de chercheurs tels que Gregory Bate-



son, Ray Birdwhistell, Edward Hall, Paul Watzlawick, Erving Goffman et quelques autres, qu'il a souvent traduits et introduits en France. Les travaux de ces chercheurs ont catalysé l'évolution récente des sciences humaines et ont inspiré entre autres les linguistes intéressés à l'interaction conversationnelle.

Avec *Les moments et leurs hommes*, Winkin nous offre quelques textes inédits du grand sociologue Erving Goffman, décédé en 1982, auxquels s'ajoutent un entretien et une excellente bibliographie des travaux portant sur son oeuvre. Une biographie intellectuelle précède le tout. Partant de cette constatation de Luc Boltanski selon laquelle « une oeuvre scientifique enferme toujours, comme une oeuvre littéraire, la trace de la trajectoire sociale de son producteur » (1), Winkin brosse le portrait du « sociologue en jeune homme », en tâchant de retracer les moments clés de la formation de sa pensée. Les écrits qui suivent marquent autant de jalons dans ce cheminement de l'esprit; ce sont des textes de jeunesse, premières communications scientifiques, extraits de la thèse de doctorat... Il ne s'agit pas de textes majeurs — on renverra pour cela le lecteur aux traductions des ouvrages de la maturité parus chez Minuit — mais



d'articles dont l'intérêt est justement d'illustrer la genèse d'une oeuvre qui allait marquer sa génération. Le recueil s'adresse donc en priorité à ceux qui connaissent (et apprécient) déjà l'oeuvre de Goffman.

Marty Laforest

(1): L. Boltanski, « Erving Goffman et le temps du soupçon », *Information sur les sciences sociales*, 12, 3, 1973, pp. 127-147.

MÉDITATION ET SANTÉ SELON LES TRADITIONS ET MÉDECINES CHINOISES
Gérard Eddes
Albin Michel, 1988; 11,35 \$

Les « médecines douces » sont à la mode. On assiste à un développement sans précédent de moult méthodes de traitement des dérèglements corporels, dont on ignore trop souvent les bases théoriques et philosophiques.

Le livre de G. Eddes cherche à nous présenter de tels fondements en décrivant un ensemble de méthodes s'inspirant de la tradition chinoise. Toutes sont également basées sur l'importance des techniques méditatives, de la respiration et de la circulation dirigée de l'énergie le long des « méridiens ». Le but de l'auteur, constamment réaffirmé, est d'illustrer l'efficacité thérapeutique de la technique taoïste. Qui s'est un peu frotté à l'acupuncture, au shiatsu et au tai-ch'i chuan se trouvera ici en terrain connu.

La principale originalité de l'ouvrage consiste cependant

PATRICIA MAUD

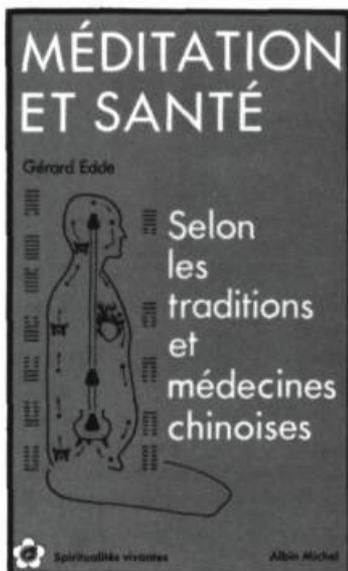
une romancière amoureuse de son personnage

LES ÉDITIONS TROIS PUBLIENT

FRUIT DE LA PASSION

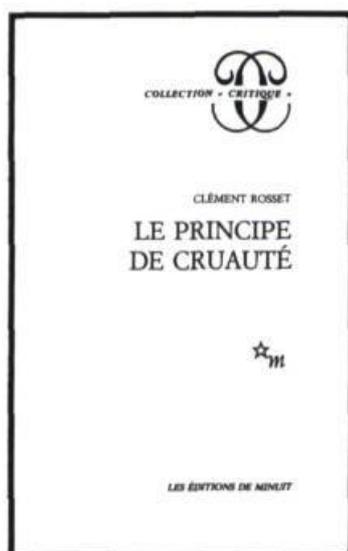
de Gloria Escomel
roman
diffusion: D.M.R.





en ce qu'il ne se borne pas à une approche intellectuelle et didactique mais indique aussi **comment** faire l'expérience de quelques méthodes simples de méditation. Ces indications restent évidemment à un niveau élémentaire, car il est des domaines où le contact personnel avec un maître demeure indispensable. Mais ce livre permet d'entrevoir ce que peut receler d'unique et de profitable la méditation intelligemment menée. Sans être aussi complexe et articulé que d'autres ouvrages de la même collection, il constitue une introduction agréable à la sagesse du corps.

Pierre-André Tremblay



LE PRINCIPE DE CRUAUTÉ
Clément Rosset,
Minuit, 1988; 16,95 \$

Voilà le genre de titre qui m'accroche; je le trouve à la fois séduisant et énigmatique. Ros-

set, philosophe patenté, a déjà écrit des essais comme *Le Réel. Traité de l'idiotie, Le philosophe et les sortilèges* (Minuit), *Logique du pire* (PUF), ce qui indique un don manifeste pour les titres et un humour sombre à mi-chemin entre Cioran et Jan-kélévitch. Cela suffit-il à poser, en 93 pages bien aérées, les jalons de ce principe de cruauté ?

Prémisse de départ : il n'y a de pensée ou d'œuvre solide (dans tous les sens du mot) « que dans le registre de l'impitoyable et du désespoir ». Le désespoir n'est pas, ici, « une disposition d'esprit portée à la mélancolie » — ce serait vraiment trop primaire —, « mais une disposition réfractaire absolument à tout ce qui ressemble à de l'espoir ou de l'attente ». Donc, pour Rosset, ne surtout pas viser à atténuer « la cruauté de vérité (et) les aspérités du réel ».

Et en quoi consiste cette cruauté ? Entre autres dans une tautologie (à méditer, comme toutes les tautologies) : non seulement l'existence et la vérité sont affreuses, mais en plus il est vrai qu'elles le sont, elles sont effectivement affreuses. Le comble de la cruauté : vérité vraie et réalité réelle, effectivement. Non, le constat n'est pas si futile et le bonhomme parvient à nous convaincre du bien-fondé de ses tautologies (car il y en a d'autres). En citant abondamment Proust, mais aussi Freud, Nietzsche, Pascal et tutti quanti, Rosset règle de plus, en passant, le compte de la folie et de la bêtise, ainsi que de ces petites vétilles que nous appelons *passions*.

Ce recueil de courts textes est parfois prétentieux, souvent amusant, aride par moments et le mélange philosophie/psychanalyse produit inévitablement ses tics de langage. Mais *Le principe de cruauté* est généralement traversé de grandes et bonnes idées. Je vous en livre une (dernière) sur le phénomène de la croyance et son caractère irréductible : "Il n'est possible de croire qu'à ce qu'on ne comprend pas et il est parfaitement impossible de croire à ce qu'on comprend". Et : le champ politique est « toujours investi par la croyance : parce qu'il n'offre rien de discutable — d'où le fait qu'il se prête précisément à des discussions sans fin —, son objet étant à jamais incertain et indéterminé, ce qui lui permet d'occuper sans peine les champs désertés de la croyance traditionnelle ».

Francine Bordeleau



L'ORIENT IMAGINAIRE
Thierry Hentsch
Minuit, 1988; 43,95 \$

«Si ce livre montre quelque chose, annonce Thierry Hentsch, c'est que, longtemps, l'Occident s'est intéressé à l'autre sans savoir qu'il s'intéressait à soi-même; l'a représenté pour s'identifier, l'a dénigré pour se rassurer, l'a rêvé pour se fuir». Pour l'auteur, professeur en science politique à l'UQAM, l'Orient ima-

ginaire est cette donnée fondamentale par laquelle s'est érigée la conscience de soi des Occidentaux. Afin d'étayer cette thèse, Hentsch retrace les principales étapes de la pensée politique européenne sur l'Orient.

De cette visée, on retiendra surtout la démarche chronologique, qui permet à l'auteur d'établir la genèse du clivage Orient/Occident et d'en dégager le contenu politique. Si les prémisses d'une conscience de soi occidentale remontent au XI^e siècle, c'est aux XVII^e et XVIII^e siècles que prend véritablement forme le noyau dur de notre perception actuelle de l'Orient. Que ce soit par la plume de Thévenot, qui remplace la haine religieuse du musulman par le mépris racial du Turc; de Leibniz, qui oppose l'Europe vitaliste à l'Orient engourdi; mais surtout de Montesquieu, à qui l'on doit l'assimilation tenace de l'Orient au despotisme, l'Orient incarne à partir des Lumières une altérité foncière sur les plans politique, social et culturel. L'antithèse de l'Occident. Aussi Hegel peut-il écrire en toute assurance, au ▶

QUESTION D'EMPIRE
Un livre-cadeau d'actualité
Camil Girard, historien, analyse l'idéologie diffusée par le plus influent des journaux anglais, le **TIMES** de Londres, pendant la période de 1908 à 1922. Revivez l'époque mouvementée du début du siècle: guerre de 1914-18, crise de la conscription, naissance des deux nationalismes canadiens.
Un livre qui alimente le débat sur l'objectivité de la presse et questionne les relations linguistiques du pays.
248 pages 19,95 \$

SAGAMIE/QUEBEC

ULTIMACOLOR
espace appétite écho
Gilbert Langevin

GILBERT LANGEVIN
Le dernier recueil de poésie de celui qui a écrit quelques-unes des plus belles chansons de Marjo, Offenbach, Pauline Julien et Gerry Boulet. Traduit dans plus de cinq langues à travers le monde, Gilbert Langevin est un des plus grands poètes québécois d'aujourd'hui.
Voix rauque, cri dans la nuit, "pour une liberté / douceur de chair".
ULTIMACOLOR
96 pages 9,95 \$

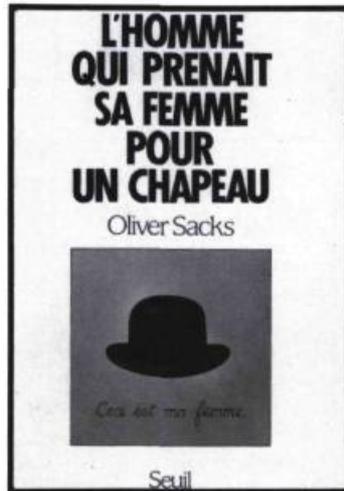
Sagamie/Québec, c.p. 303, succ. A, Jonquière, Qc, G7X 7W4, tél.: (418) 547-6555.

siècle suivant, que « l'Histoire universelle va d'Est en Ouest, car l'Europe est véritablement le terme, et l'Asie le commencement de cette histoire ». Endigué dans son passé glorieux dont il n'a pas su relever l'héritage, l'Orient se présente à la fois comme source d'exotisme et comme matière à civiliser. L'Orient nous avait précédé, nous l'avons surpassé.

Au fil des siècles, observe Hentsch, le regard politique porté par l'Occident sur l'Orient est marqué par une incessante dialectique de l'identité et de l'altérité. L'Occident croit découvrir chez l'autre ce qu'il ne peut tolérer chez lui-même (le despotisme) ou encore projette sur lui ses espérances déçues (le tiers-mondisme). Regard, certes, marqué du sceau de l'ethnocentrisme, mais qui incarne par dessus tout « ce détour prismatique pour revenir à soi ». L'Orient, en somme, « exorcise nos peurs et meurt à notre place ».

Comment, dans ces conditions, se déprendre des images déformantes et parvenir à une connaissance réelle de l'autre? Les sciences sociales, autrement dit, « permettent-elles aujourd'hui de poser rationnellement la double question de l'identité et de l'altérité? C'est à l'examen épistémologique de cette interrogation qu'est consacré le dernier chapitre. On regrettera, sur ce point, que la réflexion de l'auteur ait manqué de hardiesse. Heutsch cherche à nous convaincre que l'ethnocentrisme constitue le prisme incontournable de notre regard sur autrui (ne le savait-on pas déjà?), que la quête de l'objectivité scientifique condamne à la stérilité les sciences sociales, et enfin que celles-ci ne doivent plus « prétendre avoir pour visée la connaissance du monde mais la connaissance de soi dans le monde ». Peut-on se satisfaire de ces seules conclusions?

Jean-François Thuot



L'HOMME QUI PRENAIT SA FEMME POUR UN CHAPEAU
 Oliver Sacks
 Seuil, 1988; 24,95 \$

Ce livre renoue, dit son auteur, avec une tradition qui remonte au grand Hippocrate lui-même et qui connut son apogée au XIX^e siècle : la relation des « histoires de cas ».

Oliver Sacks est un Britannique qui pratique et enseigne la neurologie à New York. Avec *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, comme avec ses autres recueils de *réécits cliniques*, Sacks nous parle de ses patients les plus étranges, ceux qui sont affectés des pathologies les plus bizarres, de ces pathologies qui modifient et altèrent — les deux mots sont faibles — la perception du réel.

L'intérêt de ce livre réside dans le fait qu'avec chaque cas, Sacks nous fait entrer dans le monde intérieur du patient et nous voyons les choses par ses yeux. Pas de fous pathétiques ni de scènes juteuses : Sacks nous décrit le mal du patient, ses effets et conséquences, et comment le même patient s'y est adapté. « Une maladie n'est jamais simplement une privation ou un excès — il y a toujours une réaction de la part d'un organisme ou de l'individu affecté pour restaurer, remplacer, compenser et préserver son identité, si étranges que puis-

sent paraître les moyens pour parvenir à ce résultat », dit Sacks. Ces « moyens étranges » sont aussi, parfois, étonnants : comme le développement de talents riches qui confèrent à ces gens souvent dotés d'une vive intelligence, une existence d'exception. Par conséquent et malgré leur vie difficile, certains ne seront guère attirés par la tentation de la normalité et de la conformité...

Tous les troubles et syndromes décrits ici concernent la *persona* au sens de Jung, des atteintes profondes au soi, et Sacks en appelle, pour les traiter, à une science « romantique » qui serait « une neurologie et une psychologie plus larges et

plus ouvertes, qui s'écartent, de façon passionnante, de la neurologie quelque peu rigide et mécaniste du passé ». Après de tels propos, j'ose recommander à nos distingués psychiatres, qui ne sont pas tous réputés pour faire avancer la science tous les jours (c'est la faute des coupures, claironnent certains avec leur mentalité de fonctionnaires pré-retraités) de lire ce livre sans tarder et d'inviter Sacks sur-le-champ pour une série de séminaires. Avec honoraires princiers, gratitude éternelle et promesse de publier. Il le mérite.

Francine Bordeleau

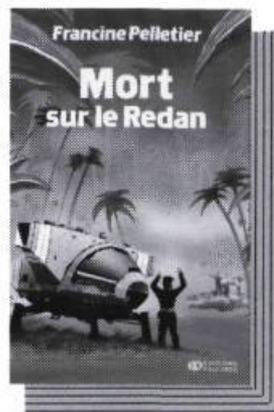
LES SECRETS DU POUVOIR
 Anders Ehnmark
 Actes Sud, 1988; 28,95 \$

On pourrait facilement penser que tout a été dit sur le philosophe Machiavel. Toute l'histoire politique contemporaine passe par lui. Si Platon a toujours eu peur du pouvoir, nous pouvons dire que Machiavel avait les pieds dedans plus souvent qu'à son tour.

Né en 1469, Machiavel monte rapidement vers les

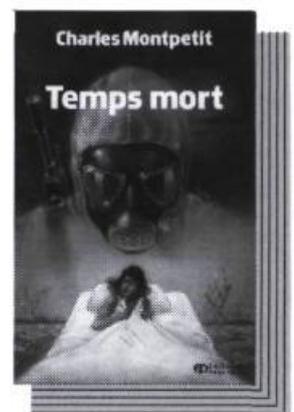
Éditions Paulines — JEUNESSE

**DES ROMANS À LIRE
 DES ROMANS À OFFRIR**



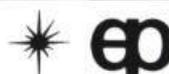
MORT SUR LE REDAN

Francine Pelletier * 112 pages * 6,95\$ * Science-fiction
 Sur la planète Arkadie, un mystérieux visiteur sème l'inquiétude parmi les jeunes écologistes.



TEMPS MORT

Charles Montpetit * 128 pages * 6,95\$ * Science-fiction
 Sauver le monde, c'est déjà beaucoup pour Marianne. Mais trois fois?



3965, boul. Henri-Bourassa Est
 Montréal, QC, H1H 1L1
 Tél.: (514) 322-7341

ANDERS EHNMARK

LES SECRETS DU POUVOIR

ESSAI SUR MACHIAVEL



traduit du suédois
par Marc de Gouvenain
et Louis Grambach

ACTES
DE LA PRESSE
DU SUD

sommets. Il rencontre Borgia et probablement Léonard de Vinci et Michel-Ange. Florence est alors une ville de pouvoir et le philosophe se donnera pour tâche de penser le pouvoir. L'originalité de Machiavel tient d'abord à la très grande froideur de l'ensemble de son oeuvre, Ehnmark parle même d'une «brutalité satirique». Machia-

vel regarde, observe, note, mais ne dit jamais ce qu'il pense.

«La politique est la continuation de la guerre par d'autres moyens. (...) Entre les guerres on peut, en se basant sur des faits militaires bien connus, régler ses comptes sur le plan symbolique qu'est celui de la politique.» (p. 52-53). N'est-ce pas justement ce que fait aussi le philosophe en écrivant sur la politique de son temps? N'est-ce pas ce qu'il fait en devenant le premier véritable observateur empirique de l'art du gouvernement?

Le petit livre de cet essayiste suédois n'est peut-être pas le plus grand livre écrit sur Machiavel mais il demeure l'une des meilleures introductions à sa philosophie. Ehnmark retrace les grands moments de la pensée de Machiavel et analyse minutieusement chacun des secrets du pouvoir. Voilà un ouvrage qui nous fait mieux comprendre le présent tout en s'attachant à l'oeuvre d'un philosophe du début du XVIème.

Marc Chabot

Les nouveautés de Prise de Parole

Noëlle à Cuba

Pierre Karch

Sudbury, Prise de Parole, 1988, 392 pages,
ISBN 0-920814-99-9, 17,95\$

Cuba, la perle des Antilles. Un lieu où les rêves semblent réels et où la réalité prend des allures de songe. Une vingtaine de touristes canadiens s'y retrouvent à Noël et plongent tête baissée dans des aventures qui les conduiront un peu plus près d'eux-mêmes et un peu plus loin de leurs illusions.

Noëlle à Cuba, une histoire rocambolesque, pleine de péripéties, saupoudrée d'un humour piquant. Une écriture pimpante, alerte. Un style cinématographique. Un regard amusé sur les forces et les faiblesses de ces êtres humains que le hasard a rassemblés pour quelques jours trop vite passés. Des phrases brûlantes d'ironie, des clins d'oeil remplis de tendresse, des images au parfum tropical. **Noëlle à Cuba**, une aventure distrayante, souvent émouvante, pleine de la chaleur des îles, et qui nous entraîne sous toutes les latitudes émotives d'une histoire bien racontée.

Poète, nouvelliste, critique littéraire et romancier, Pierre Karch publiait, en 1981, **Nuits blanches**, un recueil de contes fantastiques, et en 1982, **Baptême**, son premier roman, tous deux aux éditions Prise de Parole.

L'espace éclaté

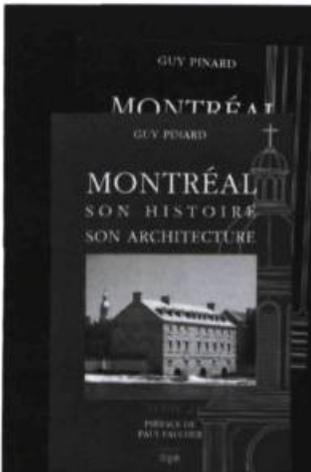
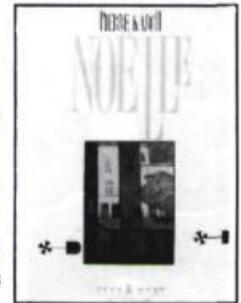
Pierre Albert

Sudbury, Prise de Parole, 1988, 87 pages,
ISBN 0-921573-04-9, 9,95\$

Au fil d'une rêverie historique et d'un regard angoissé sur le quotidien, l'inspiration poétique de Pierre Albert trace l'itinéraire d'une recherche, relate l'aventure intérieure de la quête de l'appartenance.

Dans **L'espace éclaté**, la poésie épouse le malaise d'un espace mal habité, la difficulté d'une espèce d'humanité — la nôtre — à la fois inspirée et écrasée par le Nord.

Originaire du nord de l'Ontario, Pierre Albert est davantage connu pour ses affinités avec le théâtre et la musique. En 1985, il reçoit la palme du concours national Aurèle Séguin dans la catégorie auteur-compositeur. Il signe, avec **L'espace éclaté**, son premier recueil de poésie.



Montréal son histoire son architecture

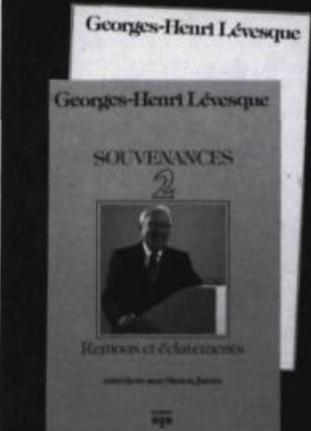
Guy Pinard

Tome 1 prix 24,95\$

Montréal son histoire son architecture

Guy Pinard

Tome 2 prix 29,95\$



Souvenances 1

Georges-Henri
Lévesque
prix 14,95\$

Souvenances 2

Georges-Henri
Lévesque
prix 24,95\$

éditions
eio
la presse

Disponible chez votre libraire



PRISE DE PAROLE

c.p. 550 Sudbury (Ontario) P3E 4R2 (705) 675-6491